

Extrait de « Crin Blanc » de René Guillot

Crin blanc

« Folco rêva de Crin-Blanc, et c'est encore à son ami qu'il pensait dès son réveil. Cet ami l'aurait vite oublié, au milieu de ses frères sauvages, au beau royaume des chevaux.

Soudain, le garçon dressa l'oreille. Il lui sembla entendre, dehors, des pas dans l'herbe. Les pas s'approchaient. Et Folco perçut distinctement la voix amie. Il aurait reconnu entre mille ce hennissement doux, un peu plaintif, qui faisait trembler les lèvres de Crin-Blanc quand il acceptait une caresse.

Le cœur du garçon sautait dans sa poitrine. Une grande joie l'assailait tout d'un coup. C'était Crin-blanc qui revenait !

Folco courut à la porte, l'ouvrit...

Dans l'embrasure qui s'emplit de soleil, s'encadra la magnifique silhouette blanche. Lentement Crin-Blanc releva la tête. Il était las. Une lueur changeante troublait son regard au fond des grands yeux sombres.

« C'est toi... », murmura Folco. Il prit dans ses bras la tête de son ami. Il la serra contre sa poitrine. Il était si ému que des larmes de joie lui montaient aux yeux. Son petit frère s'approcha à son tour. Il se tenait à côté de Folco, le regard tourné vers son aîné.

« Il est revenu... et tout seul ! répétait Folco, les deux bras au cou de son cheval. Il a traversé tout le marais. Il a retrouvé de chemin de notre cabane.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda le grand-père de sa voix enrouée.

– C'est Crin-Blanc, cria le petit. Crin-Blanc qui est revenu. Il est là. Viens le voir, grand-père ! »

Toute la maison était sens dessus dessous. Devant la porte, Falco et son petit frère n'en finissaient plus de s'émerveiller. »

Extrait de « Journal d'un homme de quarante ans » de Jean Guéhenno

Feu d'artifice

« Je dormais dans les bras de mon père quand l'éclatement de la première fusée et les cris de la foule me réveillèrent. J'eus d'abord peur de cette pluie de feu, puis l'émerveillement l'emporta. J'étais ébloui. Ces lueurs, ces comètes qui passaient comme de grands oiseaux lumineux, ces chutes d'étoiles, le grésillement des grandes pièces, leurs gerbes d'étincelles, les soleils tournants, enfin, l'embrasement de la vieille ville, ces feux de Bengale, bleus, blancs, rouges, allumés tous ensemble, tout cela conquit mon cœur de petit paysan. »

Extrait de « La bicyclette magique » de Christian Birmingham

La bicyclette magique

« Lorsque j'étais enfant, je rêvais d'avoir un jour une bicyclette rouge à sonnette d'argent.

Puis le jour est venu. Mon rêve est devenu vrai. Il ne me restait plus qu'à apprendre à rouler.

Mais, la bicyclette rouge ne me laissait pas faire. Lorsque je l'enfourchais, elle me jetait à terre.

Peut-être qu'elle se prenait pour un cheval sauvage?

J'avais les genoux meurtris et le menton râpé. Cependant, je ne perdais pas courage.

J'essayais encore et encore.

Tous ceux que je connaissais la conduisaient sans peine.

Mon frère décrivait des ronds, traçait des huit et des zéros.

Ma sœur, elle, dévalait les pentes et prenait les côtes d'assaut.

Jusqu'à mon oncle qui la montait, au risque de lui briser le dos.

C'était sans doute une histoire de magie...

Il devait y avoir un mot qu'on devait murmurer, une formule spéciale qu'on devait dire tout bas.

Mais quel mot ? Quelle formule ? Je les cherchais en vain.

« Ne pense plus qu'à tes jambes qui montent et qui descendent, et tout ira bien ! » s'époumonait papa.

Derrière moi, son pas se fatiguait, ses bras poussaient moins fort.

Mais je tombais seulement après qu'ils m'aient lâché.

Toutes les nuits, dans mes rêves, je roulais à bicyclette.

Je volais au-dessus des arbres, aussi haut que les oiseaux, de l'autre côté des montagnes, par-delà l'horizon.

Tous les jours, j'essayais.

« Cette fois-ci, je vais y arriver. Il faut que j'y arrive, il le faut ! » Et je tombais encore.

Je crachais dans mes mains. Je me frottai les genoux, je ramassais ma bicyclette et je m'efforçais de prendre un air détaché.

« Il me faudrait juste un peu de magie. Rien qu'un peu », disais-je.

Et j'avais raison. Un jour enfin, j'ai prononcé le mot magique.

Je ne l'ai pas entendu. Je n'y ai même pas pensé.

Il devait attendre le bon moment dans un petit coin de ma tête.

Papa courait de nouveau derrière moi. Soudain, je n'ai plus entendu son pas.

Le vent m'a caressé le visage, il a soulevé mes cheveux, et alors, tout à coup, je me suis senti fort !

J'entendais les roues qui tournaient.

Je sentais mes jambes qui montaient et descendaient comme des pistons.

Et j'avais la certitude que ce que je faisais là, je pourrais le faire aussi tous les jours de ma vie. Comme l'oiseau qui s'envole au-dessus de la montagne, comme le navire qui vogue par-delà l'océan, j'irais désormais jusqu'au bout du monde. »

Extrait de « Le Lion » de Joseph Kessel

Rencontre avec King

« Je tremblais de plus en plus vite. Ma peur croissait d'instant en instant. Mais il n'y avait pas un bonheur au monde que j'aurais accepté d'échanger contre cette peur-là.

Un rire enfantin, haut et clair, ravi, merveilleux, sonna comme un tintement de clochettes dans le silence de la brousse. Et le rire qui lui répondit était plus merveilleux encore. Car c'était bien un rire. Du moins, je ne trouve pas dans mon esprit, ni dans mes sens, un autre mot, une autre impression pour ce grondement énorme et débonnaire, cette rauque, puissante et animale joie.

Cela ne pouvait pas être vrai. Cela tout simplement ne pouvait pas être.

A présent, les deux rires, clochettes et rugissements, résonnaient ensemble. Quand ils cessèrent, j'entendis Patricia m'appeler.

Glissant et trébuchant, je gravis la pente, me raccrochai aux arbustes, écartai la haie d'épineux avec les mains lardées de ronces et sur lesquelles le sang perlait.

Au-delà du mur végétal, il y avait une ample espace d'herbes rases. Sur le seuil de cette savane, un seul arbre s'élevait. Il n'était pas très haut. Mais de son tronc noueux et trapu partaient, comme les rayons d'une roue, de longues, fortes et denses branches qui formaient un parasol géant. Dans son ombre, la tête tournée de mon côté, un lion était couché sur le flanc. Un lion dans toute la force terrible de l'espèce et dans sa robe superbe. Le flot de la crinière se répandait sur le muflé allongé contre le sol.

Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait dans la monstrueuse toison.

« King le bien nommé. King le roi. » Telle fut ma première pensée.
Le lion releva la tête et gronda. Il m'avait vu. »

Extrait de « Victor, l'enfant sauvage » de Marie-Hélène Delval

Il y a deux cents ans, dans une forêt de Sud de la France, une femme découvre une bête bizarre, qui grogne et se cache. Des chasseurs parviennent à la capturer. Stupeur : c'est un enfant ! Un enfant abandonné qui a grandi seul dans les bois sans jamais apprendre ni à parler ni à s'habiller. Averti par les journaux, un jeune médecin adopte l'enfant et tente de l'éduquer.

Des leçons difficiles

« Le docteur Itard fait travailler Victor plusieurs heures par jour avec des morceaux de carton découpés. Il lui apprend les formes et les couleurs. Avec des objets, il lui fait faire toutes sortes de jeux pour exercer sa mémoire. Un matin, le docteur déclare à Madame Guérin : « Victor fait beaucoup de progrès. Je vais essayer de lui apprendre à lire et à écrire. Comme ça, même s'il ne réussit jamais à parler, il pourra s'exprimer mieux qu'avec des gestes ».

Le docteur Itard invente donc un nouvel exercice. Il prend une clé, une plume, un peigne, un livre, un marteau. Il les accroche à une planche et il écrit sur des cartons le nom de chaque objet. Victor comprend très vite qu'il faut accrocher chaque carton sous le bon objet. Le docteur est content. « C'est bien Victor ! Nous allons faire quelque chose de plus difficile ». Le docteur va mettre les objets dans une autre chambre. Puis, il montre à Victor un mot sur un carton, par exemple PEIGNE, et Victor doit aller chercher l'objet. D'abord, il a beaucoup de mal. Il ne sait pas vraiment lire. Il essaie seulement de se souvenir du dessin des lettres. Il oublie le nom de l'objet demandé. Alors, il revient et, en faisant des gestes, il demande au docteur de lui montrer encore une fois l'écriteau. Peu à peu, il réussit à se souvenir. Itard est fier de son élève :

« Vous avez vu, Madame Guérin ? Victor a de plus en plus de mémoire ! »

Madame Guérin embrasse l'enfant : « C'est bien, mon petit. Tu as assez travaillé. Viens goûter ». Mais soudain, le docteur Itard regarde Victor d'un air soucieux. « Je me demande s'il a bien compris. Quand je lui montre le mot PEIGNE, il va chercher le peigne, mais a-t-il compris que le mot PEIGNE est le nom de l'objet ? A-t-il compris que les lettres forment des mots et que les mots ont un sens ? »

Le lendemain, le docteur Itard fait une autre expérience. Il ferme à clé la chambre où il a mis les objets. Puis, il montre à Victor le carton LIVRE. Tout joyeux, Victor se précipite pour aller chercher le livre qu'il connaît. Quand, il voit la porte fermée, il est très malheureux. Le docteur fait semblant d'être étonné. Il va à la porte, il la secoue, il dit : « Mais qu'est-ce qu'elle a cette porte ? Elle est fermée ! Alors, il montre encore à Victor le carton LIVRE et lui fait signe de chercher dans la pièce autour de lui. Il y a des livres sur une table et sur les étagères. Mais Victor ne comprend pas. Il veut aller chercher le seul livre qui sert d'habitude à l'exercice. Il ne regarde même pas les autres livres. Le docteur Itard se sent découragé. Il se met à crier : « Je perds mon temps avec toi, pauvre petit idiot ! On aurait mieux fait de te laisser dans ta forêt ou de t'enfermer avec les fous pour le reste de ta misérable vie ! » Victor regarde le docteur.

Il n'a sans doute pas compris les mots, mais il a compris le ton. Son menton se met à trembler et ses yeux se remplissent de larmes.

La colère du docteur s'arrête aussitôt. Il serre le garçon dans ses bras. « Pardon, Victor ! C'est ma faute. C'est moi qui suis un imbécile. Je m'y suis mal pris. Tu ne pouvais pas comprendre ! »

Quand Victor est consolé, le docteur prend plusieurs livres sur une étagère. Parmi ces livres, il y en a un qui ressemble tout à fait à celui qui sert d'habitude à l'exercice. D'un seul coup, le visage de Victor s'illumine. Il saisit le livre et le montre d'un air triomphant.

A partir de ce jour, tout va mieux. Victor comprend que le mot LIVRE désigne tous les livres, et pas un seul. Victor ne sait toujours pas parler. Mais il a compris que les choses ont des noms et que les mots qu'on lit ou qu'on écrit veulent dire quelque chose.

Les saisons passent. Victor a presque l'air d'un enfant comme les autres. Un matin d'hiver, il se réveille et court à la fenêtre. La neige est tombée pendant la nuit. Alors, pieds nus, en chemise, Victor se précipite dans le jardin. Il se roule dans la neige comme un petit chien joyeux et il en met plein sa bouche en riant aux éclats. »

Extrait de « Marinier cherche marinière » d'Anne Mirman

Apprentie comédienne

« « Elle est morte. Adieu Perdican. »

Je venais de lancer ma dernière réplique. Il y a eu un long silence. Je suis restée là, immobile, toute droite, sur le devant de la scène immense. Dans ma gorge vibraient encore les mots que je venais de prononcer. Ils continuaient de résonner autour de moi. Je les sentais, comme des oiseaux invisibles, planer au-dessus de la salle.

Tout-à-coup, j'ai entendu un bruit étrange. On aurait dit le bruissement de la mer sur les galets. Cela s'enflait, montait vers moi. Brusquement j'ai compris : dans la salle, les gens applaudissaient.

Au même moment, le rideau est tombé. Il y a eu un grand noir dans ma tête. Et mon corps s'est détendu d'un coup. Quand le rideau s'est relevé, Cédric et Zaza m'ont prise par la main pour aller saluer. La lumière était revenue dans le public. Je voyais à présent tous les visages joyeux, tendus vers nous. Il y avait la main chaude de Cédric qui serrait la mienne. J'ai senti mes yeux s'embuer. Était-ce des larmes de bonheur ou de tristesse ? La tristesse de savoir que c'était fini...

Le rideau s'est baissé, puis relevé à plusieurs reprises. J'aurais pu retourner saluer dix fois, cent fois. J'aurais voulu que ça ne s'arrête jamais. Les applaudissements m'enveloppaient comme un grand manteau chaud, doré. »

Extrait de « Coup de foudre » de Nicole Scheegans

Une escalade dans la joie

« Je suis heureuse ! Grimper, j'aime, mais en présence des fils Carmicoël, sous un petit soleil qui vous caresse les épaules tandis que les muscles des bras et des jambes s'éclatent de plaisir, voilà qui me survolte un maximum.

Bien sûr, je suis encordée. Bien sûr, on m'assure alors que je n'assure personne. Bien sûr, je suis la benjamine, la « petite » et mes rétablissements sont moins spectaculaires que ceux des garçons. Pourtant, à défaut de force, mon principal atout, c'est la légèreté. Paraît que j'ai l'air de danser sur les parois.

Plus nous avançons sur le circuit, plus je sens Benoît étonné et amusé par ma façon de grimper. La dernière fois que nous nous sommes vus, il y a deux ans, j'étais si maigre et efflanquée qu'il m'appelait « la Sauterelle » et me traitait comme un garçon. »

Extrait de « Le jardin dans l'île » de Maurice Genevoix

Deux amis

« Quelle aventure ! Quelle joie imprévue ! Il n'y a pas encore dix minutes, Isabelle venait de les quitter, Fan se taisait, mais on voyait qu'il avait de la peine. Et voilà qu'ils se sont regardés, et que l'éclair d'une décision soudaine a passé dans les yeux de Fan.

- Suis-moi. Vite, ne te laisse pas voir.

Ils sont sortis de l'île, se sont cachés dans la remise. Et là, d'une voix basse et chaleureuse, Fan a dit à Boudard des paroles qui l'ont enivré.

Il lui a dit qu'entre tous les compagnons de l'île, c'était lui qu'il aimait le mieux, depuis toujours ; qu'il allait lui donner une grande preuve de cette amitié, de cette confiance ; une preuve qu'il ne donnerait à personne d'autre. Mais c'était un secret à la vie à la mort, il fallait une parole d'honneur.

Boudard avait juré, fait sa croix. Alors Fan l'avait pris par la main et l'avait conduit sur les toits. »

Extrait de « Ahmed et Magali » de Paul-Jacques Bonzon

Retrouvailles

« A mesure que l'autorail approchait de Château-Arnoux, Magali sentait la joie l'étouffer, une joie cependant teintée d'un regret. La nuit, en dormant sur sa valise, elle avait rêvé d'Ahmed et d'Angéla. Elle les avait vus étendus sur la plage, s'imaginant elle-même sur un bateau naviguant vers eux. Au réveil, avant l'arrivée à Valence, en s'apercevant qu'elle roulait dans le train, elle avait éprouvé une déception. Oh ! Pourquoi sa joie n'était-elle pas complète ? Devenait-elle exigeante, elle qui venait de vivre si longtemps dans la solitude ?

Plus qu'une heure... Plus qu'une demi-heure ! L'autorail se traînait comme une limace sur une feuille de chou. Pourquoi ne roulait-il pas plus vite ?

Enfin, Château-Arnoux. Depuis dix minutes déjà, elle trépignait, ses bagages à ses pieds, près de la portière. L'autorail à peine arrêté, elle sauta sur le quai. Oh ! Joie ! Tous étaient là à l'attendre. Elle se jeta d'abord dans les bras de sa mère.

-Oh ! Maman, maman ! Que je suis contente de te retrouver ! Tu as rajeuni de dix ans... Et vous voilà, Gégé et Fifi ! ... Comme vous avez grandi, toi surtout, Fifi ! Tu as presque rattrapé ton frère... et vous grand-père et grand-mère ! Ces galopins ne vous ont pas donné trop de peine ? Ils sont si turbulents... et te voilà aussi mon bon Puck ! Non, ne te jette pas contre moi pour essayer de me lécher !

Magali embrassait tout le monde en riant et en pleurant tout à la fois. »

Extrait de « Saïd et Pilule » de D. Zimmermann

But !

« Zéro à Zéro à la mi-temps. Après la pause, Juvisy continue à pratiquer la défensive à outrance. Ce n'est pas très sportif, mais c'est leur tactique et elle va leur réussir, le score est presque nul. L'arbitre consulte sa montre, Pilule la sienne, le temps réglementaire s'achève, on joue les arrêts de jeu. Une clameur sur les gradins, toute l'équipe du C.O.S monte en attaque, une-deux, passe en profondeur, Saïd se démarque, non il n'est pas hors-jeu, aïe aïe aïe, manque de pot, la balle qui lui est destinée est trop haute et alors l'incroyable ! D'un bond prodigieux, Saïd intercepte de la tête et réexpédie dans la lucarne, le gardien de Juvisy saute et retombe, archibattu, groggy. L'arbitre siffle la fin de partie, délire des supporters du C.O.S. »

Pilule : nom d'un des joueurs

C.O.S : Club Olympique de Savigny sur Orge